

SOMMAIRE

Issaga NDIAYE

Critique générique : *Frankenstein*, le Gothique et la science-fiction

Mahamadou Samsoudine SADIO

La CEDEAO au tournant du 21^{ème} siècle : entre préservation de crédibilité institutionnelle et gestion de défis sécuritaires

Mouhamadou Alpha CISSÉ

La purification de l'âme à travers les écrits d'El Hadji Omar Foutiyou Tall

Seydi Diamil NIANE

Aḥmad Al-Tijānī (D.1815) and Muḥammad Ibn Al-'Arabī Al-Damrāwī (D.1789): The Ambiguity Of A Relationship Between Master And Disciple In The Earliest Days Of The Tijāniyya

Audrey DA ROCHA

Corps et langue du sujet féminin postcolonial, entre subversion et aporie les nuits de Strasbourg d'Assia Djebar

Alioune Badara DIANÉ

Senghor, Valéry et les cimetières marins

Diouma FAYE

Métatextualité et co(n)texte d'écriture dans *Sabaru Jinne* de Pape Samba Kane

Oussa Kouadio Hermann KONAN

Le discours rapporte et la question de l'ethos discursif dans *la Bible et le fusil* (Maurice Bandaman)

Phyllis TAOUA

De la parole vive et de la sensibilisation de la jeunesse africaine à la justice sociale et écologique

Serigne Mor MBOW

Rabelais et le langage : entre quête utopique de la vérité et diversité des styles dans *le tiers livre et le quart livre*

Diokol SARR

Montaigne surréaliste : quand le quotidien nourrit l'intuition et le hasard dans les *Essais*

Mouhamadou Ibrahima SOW

Le surréalisme de 1924 : structure et fonctionnement

Cheikh Anta BABOU et Aliou POUYE

La coopération universitaire entre l'Allemagne et le Sénégal : l'exemple de l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar

Mouhamadou Moustapha THIOUNE

Le jeu des voix narratives à travers le prisme de l'intermédialité dans *la Celestina* de Fernando de Rojas



*Annales de la Faculté des
Lettres et Sciences Humaines*

ARCIV

ARTS, CULTURES ET CIVILISATIONS



NOUVELLE SÉRIE

N° 54/A 2024

FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

ISSN 0850-1254

UNIVERSITÉ CHEIKH ANTA DIOP DE DAKAR

*Annales de la Faculté des
Lettres et Sciences Humaines*

ARCIV

ARTS, CULTURES, CIVILISATIONS



NOUVELLE SÉRIE
N° 54/A 2024

FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

***Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines
Arts, Cultures, Civilisations (ARCIV)***

PRÉSIDENT : Alioune Badara KANDJI, Doyen de la Faculté

DIRECTEURS : Alioune Badara DIANÉ et Mariama GUEYE

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION : Moussa SAGNA

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Alain Laurent ABOA (Université Félix Houphouët- Boigny)

Amadou Oury BA (Université Cheikh Anta Diop de Dakar)

Tania COLLANI (Université Haute Alsace)

Bruna CONCONI (Université de Bologne)

Mamadou FAYE (Université Cheikh Anta Diop de Dakar)

El Hadji Cheikh KANDJI (Université Cheikh Anta Diop de Dakar)

Djibril MBAYE (Université Cheikh Anta Diop de Dakar)

Yvon Pierre NDONGO-IBARA (Université Marien Ngouabi)

Malick NDOYE (Université Cheikh Anta Diop de Dakar)

Pierre SAMBOU (Université Cheikh Anta Diop de Dakar)

El Hadji Omar THIAM (Université Cheikh Anta Diop de Dakar)

Vidya VENCATESAN (Université de Mumbay)

Les *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines* ont pour fonction essentielle de refléter la diversité et le dynamisme de la Faculté en permettant aux membres du corps enseignant de faire connaître les résultats de leurs recherches. Elles peuvent aussi accueillir des contributions de collaborateurs extérieurs.

Les manuscrits doivent être soumis en trois exemplaires accompagnés d'un résumé (de 15 lignes au maximum) en français et en anglais. Il faut également joindre aux textes une version électronique saisie sur P.C. Les manuscrits refusés ne sont pas renvoyés aux auteurs.

*Annales de la Faculté
des Lettres et Sciences Humaines*
Université Cheikh Anta Diop de Dakar



DAKAR
PRESSES UNIVERSITAIRES DE DAKAR

ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES
Arts, Cultures, Civilisations (ARCIV), n°54/A, 2024

TABLE DES MATIÈRES

LANGUE, LITTÉRATURES ET CIVILISATIONS ANGLOPHONES

Issaga NDIAYE
Critique générique : *Frankenstein*, le Gothique et la science-fiction.....5

Mahamadou Samsoudine SADIO
La CEDEAO au tournant du 21^{ème} siècle : entre préservation de crédibilité institutionnelle
et gestion de défis sécuritaires.....15

LANGUE, LITTÉRATURES ET CIVILISATIONS ARABES

Mouhamadou Alpha CISSÉ
La purification de l'âme à travers les écrits d'El Hadji Omar Foutiyou Tall.....35

Seydi Diamil NIANE
Aḥmad Al-Tijānī (D.1815) and Muḥammad Ibn Al-'Arabī Al-Damrāwī (D.1789): The
Ambiguity Of A Relationship Between Master And Disciple In The Earliest Days Of The
Tijāniyya.....53

LANGUE, LITTÉRATURES ET CIVILISATIONS FRANCOPHONES

Audrey DA ROCHA
Corps et langue du sujet féminin postcolonial, entre subversion et aporie les nuits de
Strasbourg d'Assia Djebar.....67

Alioune Badara DIANÉ
Senghor, Valéry et les cimetières marins.....83

Diouma FAYE
Métatextualité et co(n)texte d'écriture dans *Sabaru Jinne* de Pape Samba
Kane.....105

Oussa Kouadio Hermann KONAN
Le discours rapporte et la question de l'ethos discursif dans *la Bible et le fusil* (Maurice
Bandaman).....119

Phyllis TAOUA
De la parole vive et de la sensibilisation de la jeunesse africaine à la justice sociale et
écologique.....129

LANGUE, LITTÉRATURES ET CIVILISATIONS FRANÇAISE

Serigne Mor MBOW

Rabelais et le langage : entre quête utopique de la vérité et diversité des styles dans *le tiers livre et le quart livre*.....141

Diokel SARR

Montaigne surréaliste : quand le quotidien nourrit l'intuition et le hasard dans les *Essais*.....155

Mouhamadou Ibrahima SOW

Le surréalisme de 1924 : structure et fonctionnement.....173

LANGUE, LITTÉRATURES ET CIVILISATIONS GERMANIQUES

Cheikh Anta BABOU et Aliou POUYE

La coopération universitaire entre l'Allemagne et le Sénégal : l'exemple de l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar.....187

LANGUE, LITTÉRATURES ET CIVILISATIONS ROMANES

Mouhamadou Moustapha THIOUNE

Le jeu des voix narratives à travers le prisme de l'intermédialité dans *la Celestina* de Fernando de Rojas.....201

MÉTATEXTUALITÉ ET CO(N)TEXTE D'ÉCRITURE DANS *SABARU JINNE* DE PAPE SAMBA KANE¹

Diouma FAYE*

Résumé : *Sabaru Jinne*² est le premier roman du journaliste et essayiste sénégalais Pape Samba Kane. L'œuvre en question est singulière tant du point de vue thématique, à travers les questions qu'elle soulève, que formel, par la pratique de la métatextualité par laquelle passe Pape Samba Kane pour problématiser l'identité du sujet écrivant et ses possibilités de construction dans l'écriture. À travers un « je » ambigu et symbolique, l'écrivain-journaliste mène des réflexions sur le processus de création, le statut de l'écrivain, son identité ainsi que celle des lecteurs.

Mots-clés : Métatextualité – Écriture – Identité – Littérature - Art.

Abstract: *Sabaru Jinne* is the first novel by Senegalese journalist and essayist Pape Samba Kane. The work in question is unique both thematically, through the questions it raises, and formally, through the practice of metatextuality through which Pape Samba Kane uses to problematize the identity of the writing subject and its possibilities of construction in writing. Through an ambiguous and symbolic "I", the writer-journalist reflects on the creative process, the status of the writer, his identity as well as that of the readers.

Keywords: Metatextuality – Writing – Identity – Literature - Art.

INTRODUCTION

La métatextualité qui est « le rapport critique que le texte entretient avec lui-même » (Lepaludier, 2003) peut être d'ordre externe (un commentaire donné sur un texte donné) ou alors d'ordre interne lorsque le texte parle de lui-même ou qu'il provoque une réflexion sur l'écriture. Cette pratique scripturale est au cœur du roman *Sabaru Jinne* de Pape Samba Kane qui s'attache à faire un bilan artistique, particulièrement littéraire et l'inventaire des lettres sénégalaises

Mais comment la métatextualité permet-elle à l'auteur de mettre en exergue les enjeux relatifs à l'écriture ? À travers une analyse à la fois sociocritique et narratologique, l'objectif de cet article est d'étudier les rapports entre métatextualité et écriture d'une part, et, d'autre part, entre écriture et identité avant d'explorer comment par le biais de la métatextualité

* Université Cheikh Anta Diop de Dakar (Sénégal).

¹ Dans un premier article « Jeux métatextuels dans *Sabaru Jinne. Les tam-tams du diable* », nous avons déjà étudié les jeux métatextuels dans ce même roman. Cet article est en cours d'édition.

² Kane, 2015, *Sabaru Jinne. Les tam-tams du diable*, Dakar, Feu de brousse, 280 p.

sont mises en exergue les questions réflexives sur le statut de l'écrivain et le bilan de la littérature sénégalaise.

Métatextualité et écriture

Si tous les écrivains devaient répondre à la question « Qu'est-ce que l'écriture ? », toutes les réponses ne seraient pas identiques puisque chaque écrivain entretient un rapport singulier avec celle-ci. Si, selon Cheik Aliou Ndao (2018), « l'écriture [est un] acte libérateur [qui] délivre d'abord le créateur », pour Felwine Sarr (2009 :131), « écrire est un acte paradoxal d'affirmation et d'annihilation ». S'agissant de Veronique Tadjou (2009 : 56), elle avance que « l'acte d'écriture implique le refus de la vie telle qu'elle est » tandis que Le Clézio « se fabrique un destin » (1963 : 158) avec l'écriture. Celle-ci est une question de vie pour Jean-Paul Sartre (1964 : 131) qui écrit : « je suis né de l'écriture [...] je n'existais que pour écrire ».

À cette même question, Pape Samba Kane, l'auteur de *Sabaru Jinne*, répond par ce qui suit : « Si je devais vous répondre en wolof, je vous dirai 'Tayoumako'³. Pour Pape Samba Kane, écrire est « une sorte de besoin. Quelque chose d'impulsif »⁴ qui lui permet de s'affirmer, de s'épancher sur ses plaisirs et ses « déplaisirs », d'exorciser ses démons mais aussi et surtout d'émettre des commentaires, par le biais de la métatextualité⁵, sur sa propre œuvre, la littérature et l'art de manière générale. Écrire, lit-on dans *Sabaru Jinne*,

C'est penser, avec plaisir ou dans la douleur, mais toujours avec bonheur ; le bonheur de rendre à la vie quoi qu'elle nous ait donné de plaisant ou de déplaisant : le feu du soleil, le vent du ciel, le vent de l'eau, l'eau de la lune, le regard des femmes, la peau des femmes salée par les vents de la mer, les parfums de femme, les rires d'enfants... les pleurs aussi (Kane, 2015 : 25).

L'écriture naît alors d'un suprême besoin parce qu'elle a une fonction thérapeutique ainsi que l'affirme Amadou Ly (2017) : « écrire, ce n'est pas principalement penser, se penser c'est surtout se panser, panser son âme de blessures douloureuses et lancinantes » afin d'atteindre le bonheur. Pape Samba Kane donne sa propre définition du bonheur. C'est une « quête. Le jour où l'on tient le bonheur on devient idiot [...] on ne peut pas être heureux

³ « *Tayoumako* », expression wolof signifiant plus ou moins « ce n'est pas fait exprès » dans D. Faye, entretien avec Pape Samba Kane, propos recueillis le 27/09/2016 à Dakar.

⁴ *Idem*.

⁵ La métatextualité peut se définir comme la relation critique d'un texte avec un autre texte ou d'un texte avec lui-même. Elle désigne aussi le commentaire ou la critique d'un texte par son auteur, son éditeur, les critiques, etc.

quand on regarde l'État islamique, quand on pense qu'il y a des gens qui meurent de faim [...] C'est une ponctuation de la vie. Par contre, additionner des joies est un moment de bonheur »⁶.

Au summum du bonheur, Massata⁷, personnage principal du roman de Kane, s'exclame « pourquoi faire de la littérature ! [ceci parce qu'] il était sur un nuage, tout à son bonheur de se sentir l' élu du cœur d'une femme sublime » (Kane, 2015:121). Mais, suite à sa rupture douloureuse avec Josiane « celle dont l'ombre le poursuivra sa vie durant » (*idem*), il décide

De sortir tout ce qui s'était aggloméré dans sa tête comme projet d'écriture [...] Et il avait [...] écrit une quantité de textes dont une histoire tirée de ce mystère aujourd'hui encore non élucidé. Ces séances de tam-tam nocturnes dont personne n'a jamais su situer les lieux où elles se déroulaient (Kane, 2015 : 119-120).

C'est cela le pouvoir de l'écriture. Celle-ci est catharsis. Écrire, quoi qu'on en dise, c'est « penser, rêver, souffrir, jouir, pleurer, rire, aimer, haïr, philosopher...vivre enfin ! » (Kane, 2015 : 25). Ainsi, à défaut de pouvoir conquérir le bonheur, Pape Samba Kane s'attache à la joie de vivre comme il le fait écrire à son personnage principal : « mon grand-père, comme un entremetteur enthousiaste, m'a fait rencontrer la joie de vivre, et, depuis, celle-ci n'a jamais pu se débarrasser de moi » (Kane, 2015 : 98).

Du reste, l'œuvre intègre cette allégresse dans son esthétique même. La lumière jaillit quand on s'y attend le moins comme avec ce passage descriptif : « Puis ce fut la Médina ! Ses rues sombres [...] ; puis la rue 4, plus sombre que toutes. Nous nous arrê tâmes devant ce qui allait devenir, pendant une quinzaine d'années encore, mon foyer. La maison, très grande, était illuminée » (Kane, 2015 : 43). Ou encore cet extrait où à « un paysage lunaire un peu inquietant, bordé de part et d'autre par une végétation squelettique spectrale » (Kane, 2015 : 240) se substitue « un spectacle inouï [...] une manifestation colorée et bruyante » (Kane, 2015 : 240-241).

Ainsi, aux passages dont le registre est plus ou moins pathétique succèdent des scènes comiques et parfois féériques. Il en est ainsi du fameux « *sabar* »⁸ plein de lumière et haut en couleur des « administrés invisibles » (Kane, 2015 : 242) ou l'« abracadabrant show » (Kane, 2015 : 173) d'un magicien où « des mouchoirs, des paquets de cigarette tombèrent du ciel » pendant qu'un vieux foulard était transformé « en collier en or » (Kane, 2015 :

⁶ D. Faye, entretien avec Pape Samba Kane.

⁷ Massata, Talla ou encore Pape Samba ne seraient qu'un seul et unique personnage.

⁸ Le *sabar* désigne un ensemble de tambours. Il est aussi une danse, un rythme et renvoie également une fête culturelle/traditionnelle.

169). Ce qui fait de *Sabaru Jinne* une œuvre « joyeuse » avec une fin « à la Walt Disney » (Ly, 2017).

Pour l'auteur, la métatextualité est un prétexte afin de mener des réflexions sur l'écriture en se focalisant sur le co(n)texte de l'œuvre. Si l'on « est abonné aux galères », comme Massata, et que celles-ci « surviennent à échéances irrégulières » (Kane, 2015 : 151), l'écriture s'impose comme thérapie. Par ailleurs, *Sabaru Jinne* n'a-t-il pas été écrit par Massata « dans des souffrances psychiques atroces » ? (Kane, 2015 : 266). Écrire devient une obligation du moment où l'océan lui ordonnait « rageusement d'écrire, en explosant sur les rochers, ou, par clapotis confidents et caressants » et lui « murmurer ses encouragements à écrire et écrire encore » (Kane, 2015 : 14-15). Pape Samba Kane va ainsi en quête de l'écriture, de la littérature.

Écriture, création artistique et identité

D'une inspiration féconde et d'une « frénésie créatrice » (Kane, 2015 : 193), l'auteur est à la recherche de sa propre identité : qui suis-je ? Au fil du récit, il est sujet à des métamorphoses identitaires et est habité, tour à tour, par un « esprit rastafari, un esprit hippie, un esprit pacifiste, [...] un esprit twisté, un esprit *Make love not war* et bien d'autres utopies encore, à une époque qui se cherchait, un quartier et des gens qui se cherchaient aussi » (Kane, 2015 : 21-22). Néanmoins, cette quête de soi s'accompagne d'un grand besoin de liberté et de liberté d'expression, d'où ses questionnements : « Voulait-il devenir écrivain, mais quel écrivain ? Romancier, essayiste, poète ? Il voulait être cinéaste ? Scénariste ou réalisateur ? Tout cela était-il pour lui plus tentant que le théâtre ou encore la peinture ? » (Kane, 2015 : 28). De ce fait, le livre de Pape Samba Kane est un engagement à dénoncer la décadence de l'art qui perd lentement de sa grandeur ; un engagement à passer du « coq à l'âme » (Kane, 2015 : 195) au « coq à l'arme...l'arme d'écrire à l'aube, l'âme en peine ou en fête, qu'importe pourvu que ce soit de l'art ! » (*idem*).

En effet, l'art a connu un réel développement les premières années de l'indépendance si bien que la construction d'une nouvelle identité nationale par les artistes a été possible, malgré la désillusion née suite aux indépendances ratées et malgré le fait que certains pays d'Afrique étaient en proie à des conflits. Au Congo, en dépit de ces faits, une chose « est née qui restera sublime, et on le doit aux artistes, c'est la rumba congolaise » (Kane, 2015 : 27). Au Sénégal, il n'y eut pas de grande violence et les artistes – cinéastes, écrivains, peintres, musiciens, etc. – sous la coupole du poète-président, avaient grandi

Dans une ambiance de fête permanente. [...] Temps d'abondance, de lumière, de projection vers un futur sans ombres. De visites officielles colorées. De productions artistiques indolentes et frivoles. D'argent qui circulait. Temps du Festival Mondial des Arts nègres de Senghor, en 1966 (Kane, 2015 : 135).

À cette époque de lumière de l'art sénégalais, les artistes autochtones ainsi que des artistes venus « d'Haïti, des poètes, des enseignants, des hommes de théâtre, intellectuels en tous genres fuyant les horreurs de la dictature »⁹ se sont rassemblés et « ont produit une culture sénégalaise féconde en ces années auxquelles le pays doit son rayonnement artistique qui, aujourd'hui, vacille » (Kane, 2015 : 136). En effet, pour l'auteur de *Sabaru Jinne*, il semble que l'art connaît des jours moins glorieux.

Pape Samba Kane est d'avis qu'il est impératif de remettre l'art à sa noble place et de valoriser les artistes qui, comme Doudou Ndiaye Rose, doivent être reconnus et/ou mieux connus. Il faut dire que ce batteur de tambour a « réhabilité[é] une certaine culture sénégalaise absente de la scène internationale depuis le départ de Senghor du pouvoir » (Kane, 2015 : 247). C'est le cas aussi de Jo Ouakam, « artiste jusque dans les clignements de ses yeux, le mystique en lévitation intellectuelle, découvreur de talents, généreux » (Kane, 2015 : 136).

Du statut de l'écrivain

S'agissant des écrivains sénégalais, l'auteur exprime les difficultés auxquelles ils sont souvent confrontés. Le rêve de Massata, personnage principal de *Sabaru Jinne*, met en exergue leur situation inconfortable à travers la référence à Khadidja, l'héroïne de *Le Cavalier et son ombre* du romancier sénégalais Boubacar Boris Diop. Le destin de celle-ci est partagé par tous les écrivains africains comme le rapporte l'écrivain répondant dans le rêve de Massata à sa fille :

Il faut comprendre ces scènes où la conteuse, rémunérée pour ses prestations, vient parler au vide noir qui se trouve derrière cette entrée comme une métaphore sur la condition de l'écrivain africain. Nous écrivons d'abord pour des gens, nos compatriotes, qui ne nous lisent pas : les uns ne comprennent pas la langue que nous utilisons pour écrire, les autres ne peuvent se payer les livres, qui sont chers (Kane, 2015 : 160-161).

⁹ P. S. Kane, *Sabaru Jinne*, p. 135. Ces artistes allochtones sont : Gérard Chenet, Roger Dorsinville, Jean Brière, le couple Jacqueline et Lucien Lemoine, Joseph Zobel. Les artistes autochtones auxquels l'auteur fait référence sont les suivants : Djibril Tamsir Niane, Abdou Anta Ka, Douta Seck, Chérif Adramé Seck, Isseu Niang, Fatim Diagne, Sembène Ousmane, Ababacar Samb, etc.

En effet, les écrivains sénégalais ne sont pas très connus pour deux raisons principales. La première demeure la cherté des livres qui sont parfois inaccessibles pour leurs principaux destinataires : les jeunes. La deuxième raison est que ceux-ci, esclaves de la technologie et des réseaux sociaux, ne lisent plus. Pourtant, « les livres parlent de celui qui les lit. Parce qu'il les parcourt avec ce qu'il est, ce qu'il sait du monde et de lui-même » (Miano, 2012 : 42) comme l'a si bien dit Léonora Miano.

Afin de retenir le lecteur dans les mailles du filet de la lecture, l'auteur prend « mille précautions convoque mille chicaneries pour espérer garder, ne serait-ce qu'un lecteur indulgent » (Kane, 2015 : 30) avant d'essayer de trouver ensuite un terrain d'entente entre lui et le lecteur : « je ne suspendrai donc pas ma volonté – le temps que nous passerions ensemble – à une intrigue quelconque, une logique quelle qu'elle soit. Ainsi pourrais-je interrompre ma rêverie quand je voudrais, et vous, votre lecture... » (Kane, 2015 : 19). Ce « pacte » avec son potentiel lectorat s'adresse aux trois figures du lecteur telles que définies par Vincent Jouve à savoir « le lectant, le lisant et le lu »¹⁰. Pour ce qui est du roman *Sabaru Jinne*, « le lectant » appréhende la figure du personnage principal Massata comme un double ou un second de l'auteur Pape Samba quand « le lisant » s'intéresse aux trames élaborées par Massata et Talla¹¹ dans le déroulement du récit. « Le lu », quant à lui, se laisse emporter par le fleuve de l'imagination savamment mis en place par Massata.

Cela dit, il faut souligner le cas du français, langue d'écriture de la majorité des écrivains alors que la majeure partie de la population sénégalaise s'exprime à travers les langues nationales. Par conséquent, écrire en français, cette langue destinée à une élite, c'est s'adresser à un public singulier.

¹⁰ Les trois types de lecture d'un personnage de fiction (l'effet-personnel, l'effet-personne et l'effet-prétexte) élaborés par Vincent Jouve sont pertinents aussi bien pour les œuvres romanesques que celles filmiques. Il distingue trois figures du lecteur : une « attitude critique et distanciée (le lectant), [un] investissement affectif (le lisant) et [un] investissement pulsionnel (le lu). Le lectant appréhende le personnage comme un instrument entrant dans un double projet narratif et sémantique ; le lisant comme une personne évoluant dans un monde dont lui-même participe le temps de la lecture ; et le lu comme un prétexte lui permettant de vivre par procuration un certain nombre de situations fantasmagiques. En d'autres termes, le lectant considère le personnage par rapport à l'auteur, le lisant le considère en lui-même, et le lu ne l'appréhende qu'à l'intérieur de scènes », Vincent Jouve, 1992, « Pour une analyse de l'effet-personnage », www.persee.fr/doc/litt_0047-4800_1992_num_85_1_2607, consulté le 16/04/2020.

¹¹ Dans le roman *Sabaru Jinne*, le personnage principal par ailleurs narrateur est également l'auteur des *Rêveries sur le réel*. Il instaure un texte dans le texte et crée Talla.

Cependant, y a-t-il vraiment d'autres possibilités qui s'offrent à ces auteurs ? Car même si le français est une langue

Médiatrice entre [les écrivains] et toutes ces richesses culturelles universelles, [elle] aliénait en même temps leur relation à elles d'une façon ou d'une autre. Faire avec ? C'était tentant. Parce que c'était agréable. Et rien que d'écouter Jacques Brel, de lire Rimbaud, Boris Vian ou Sartre le laissait admettre. Sans parler de la lancinante question : « Que faire, sinon ? » À peine codifiées, les langues nationales, alors dans des classes expérimentales, faisaient l'objet de querelles linguistiques et grammaticales plus politiques que scientifiques qui en ont plombé le décollage (Kane, 2015 : 140).

En outre, parmi cette minorité maîtrisant le français, combien d'entre eux perçoivent le message transmis par les écrivains et artistes ? Ils nous écoutent, écrit l'auteur, mais nous entendent-ils, vraiment ? (Kane, 2015 : 161). L'écrivain sénégalais – africain – parlerait-il « à un trou noir » ? (Kane, 2015 : 162) Ce qui serait vraiment désolant du moment où certains jeunes souhaitent vivement « se construire un avenir dans leur pays, par le cinéma, la littérature ou toute autre activité artistique » (Kane, 2015 : 100) plutôt que de choisir l'émigration.

Vers une nouvelle aube des lettres sénégalaises ?

Dans *Sabaru Jinne*, il est aussi question des prérequis et des impératifs en matière de qualité linguistique de l'écriture. En effet, le problème majeur qui se pose dans ce domaine est la qualité des productions. Amadou Lamine Sall (2017), éditeur et poète à la fois, parle de « chaos » en ce qui concerne la littérature sénégalaise. Or, il appert qu'on ne peut plus parler de littérature dès lors que des problèmes syntaxiques ou sémantiques font obstacle au mérite d'une œuvre. De plus, « nul n'est obligé d'écrire en français. Il faut écrire dans la langue que l'on maîtrise et quelle qu'elle soit. C'est un problème de respect » (idem).

Conscient de ces enjeux, Pape Samba Kane construit minutieusement ses phrases et choisit ses mots prudemment dans « l'immense foule grouillante, colorée et prolixe du vocabulaire français » (Kane, 2015 : 41). Il confie : « j'ai essayé de donner du respect à cette langue en essayant de bien utiliser le mot qu'il faut à la place qu'il faut. Il y a des phrases du livre sur lesquelles je suis revenu, et encore. [...] Je lutte avec la phrase des heures et des heures »¹².

Face à cette « maladie de [la] littérature et de l'insoutenable mauvaise qualité des contenus » (Sall, 2017), l'implication des éditeurs, principaux

¹² D. Faye, entretien avec Pape Samba Kane.

acteurs dans ce combat pour la gloire des lettres sénégalaises, est ainsi mise en évidence.

Cela étant, il faut également évoquer le problème de la censure susceptible d'annihiler la liberté de création des auteurs et de pousser ceux-ci à faire de la littérature « sur commande ». Penser et écrire librement sous la surveillance « des oreilles chastes, gardiennes autoproclamées et influentes de la pudicité publique » (Kane, 2015 : 137) est-il possible ? Et comment soustraire ses écrits de « la foule ingrate, [des] quolibets et [surtout de] la lapidation ? » (Kane, 2015 : 179) Ce sont là des questions auxquelles Pape Samba Kane a tenté de répondre. À cet effet, l'étrange meute de chiens, dans le rêve de Massata, portant « presque tous des chéchias, quelques-uns des coiffes insolites » (Kane, 2015 : 159) et couvrant la voix de l'écrivain, représente, à bien des égards, une société ancrée dans ses traditions et où certains sujets sont sensibles voire même tabous. Par ailleurs, une nouvelle forme de censure serait née avec la surabondance « des livres dans lesquels l'époque se mirait complaisamment et confortait ses certitudes » (Sarr, 2009 : 38).

Cependant, il se trouve que les artistes sénégalais vivent un bouillonnement culturel inouï, une ébullition artistique des plus singulières, une « effervescence culturelle nationale [mais] en contradiction sourde avec le pays » (Kane, 2015 : 137). Cheik Aliou Ndao (2018) va dans le même sens qui affirme :

La société est un groupe frileux qui reste vigilant devant l'audace d'un individu. Elle n'ouvre les bras à l'écrivain qu'avec méfiance. Elle veut bien applaudir, encourager un auteur, mais à condition que sa production soit recommandable et respecte ses valeurs. L'écrivain ne devant obéir qu'à sa propre liberté, la collaboration n'est pas de tout repos. La liberté revendiquée par un créateur est essentielle comme l'air qu'il respire. Le renoncement serait un suicide.

Aussi le plus grand défi pour les écrivains sénégalais – et africains – est-il de ne plus suivre des sentiers battus ; de rompre également avec le modèle occidental et de ne pas en rester là. C'est l'engagement à ne pas tâtonner dans le noir en attendant une main salvatrice car, « un homme se doit de refuser de suivre un chemin qu'il n'a ni tracé ni aidé à tracer » (Ndao, 1985 : 129). Il (leur) faut oser « bouleverser la littérature par des techniques aussi époustouflantes qu'un soleil de minuit » (66), se lancer « dans un plaidoyer acharné pour le démantèlement des barrières qui enferment la création romanesque dans des schémas éculés » (Kane, 2015 : 65).

C'est la raison pour laquelle Pape Samba Kane « hésite même à penser son texte en chapitres. Situation du narrateur ? Chapitres ou parties ?

Subdivisions et sections ? Tout cela est-il impératif en littérature ? » (Kane, 2015 : 166). L'absence d'organisation formelle ou plutôt l'organisation formelle révolutionnaire de *Sabaru Jinne* ne serait rien d'autre qu'une « organisation créatrice »¹³. C'est tout un travail de renouvellement d'une écriture qui, s'étant affranchie des normes littéraires européennes, cherche sa voie. Ainsi l'auteur écrit-t-il comme un « Boy Dakar », un « Boy Médina »¹⁴.

De ce fait, pour éclore de nouveau, il semble que la littérature sénégalaise a besoin de « versificateur filou, [de] poète par effraction, [de] délinquant littéraire » (Kane, 2015 : 182). Ce qui est valable autant pour la littérature que pour les autres volets de l'art.

CONCLUSION

Sabaru Jinne de Pape Samba Kane est une œuvre dans laquelle l'auteur, à travers une écriture axée essentiellement sur des jeux métatextuels, procède à une sorte de mise au jour du bilan de la littérature sénégalaise et du statut de ses écrivains sénégalais. Concevant l'écriture comme une arme redoutable et efficace, l'auteur dont la plume est imprégnée des réalités de son environnement littéraire, culturel, etc., dévoile les enjeux liés à la production, à la censure ou encore à la langue d'écriture tout en se lançant à la quête de son identité d'écrivain.

BIBLIOGRAPHIE

KANE P. S., 2015, *Sabaru Jinne. Les tam-tams du diable*, Dakar, Feu de brousse.

Le CLÉZIO, J. M.-G., 1963, *Le procès-verbal*, Paris, Gallimard.

LEPALUDIER L., « Fonctionnement de la métatextualité : procédés métatextuels et processus cognitifs ». *Métatextualité et métafiction*, édité par L. Lepaludier, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, <https://doi.org/10.4000/books.pur.29657>, consulté le 26 mars 2023.

LY A., « *Sabaru Jinne* de Pape Samba Kane », *Africultures.com*, disponible sur : <http://africultures.com/sabaru-jinne-de-pape-samba-kane-14142/>, consulté le 04/01/2017.

MIANO L., 2012, *Habiter la frontière*, Paris, L'Arche Éditeur.

¹³ D. Faye, entretien avec Pape Samba Kane.

¹⁴ Médina est un quartier populaire de Dakar. Un boy Médina ou un boy Dakar est un terme familier qui désigne un jeune qui connaît tout de son lieu d'origine et à qui rien n'est étranger quant au milieu et les personnes qui y évoluent. C'est plus ou moins quelqu'un de branché. D. Faye, entretien avec Pape Samba Kane.

NDAO Ch. A., 1985, *L'exil d'Albouri*. Suivi de *La Décision*, *Le Fils de l'Almamy*, *La case de l'homme*, Dakar, NEA.

Id., « Création littéraire et liberté » dans *Éthiopiennes*, Revue semestrielle de culture négro-africaine, n°57-58, disponible sur :

http://ethiopiennes.refer.sn/spip.php?page=imprimer-article&id_article=1130, consulté le 4 janvier 2018.

SALL A. L., « *Sabaru Jinne*, j'ai tout de suite aimé », entretien accordé à Habib Demba Fall, www.senepius.com/article/sabaru-jinne-les-tam-tams-du-diable-le-roman-de-pape-samba-kane-est-paru, consulté le 04/01/2017.

SARR F., 2009, *Dahij*, Paris, Gallimard.

SARTRE J. P., *Les Mots*, Paris, Gallimard.

TADJO V., « Chemin d'écriture », *Notre Librairie*, *Revue des littératures d'Afrique, des Caraïbes et de l'océan indien*, n°172, janvier-Mars 2009.

Entretien avec Pape Samba Kane, propos recueillis par Diouma Faye¹⁵, le 27 Septembre 2016.

Mardi 27 septembre 2016, l'écrivain Pape Samba Kane nous reçoit chez lui à Ouest Foire, dans un quartier de Dakar. Courtois, gentil et très ouvert, il nous accueille avec un grand sourire. D'ailleurs, l'entretien s'est transformé progressivement, en une discussion animée, passionnée sur *Sabaru Jinne* et sur la littérature et l'art de manière générale.

Nous : Pourquoi écrivez-vous ? Et qu'est-ce que la littérature pour vous ?

PSK : Si je devais vous répondre en wolof, je vous dirai : « *Tayoumako* ». On a envie de faire comme ces gens qu'on admire parce que d'abord on a aimé lire et ce qu'ils ont écrit nous ont paru magique. On admire ces gens, on voudrait faire comme eux. Mais ce n'est jamais suffisant pour écrire. Écrire est une sorte de besoin. Quelque chose de presque impulsif.

Nous : *Sabaru Jinne*, pourquoi ce titre ? Et pourquoi un titre wolof pour un roman en français ?

PSK : Parce que j'estime, pour la deuxième partie de la question, que la littérature est universelle. Quelle que soit la langue qu'on utilise pour faire un roman, on écrit à partir de soi, on écrit avec soi, on écrit ce qu'on est. Et cette culture qu'on transmet n'est pas toujours traduisible dans la langue d'expression. C'est ce qui m'a amené à penser que n'importe quel lecteur doit faire l'effort de s'approprier la culture de cet écrivain-là.

J'écris pour ma culture. Parce que même si le roman est universel, son universalité ne lui enlève pas son authenticité culturelle, sociale, sociologique etc...et d'ailleurs je crois que c'est cela qui donne de la force aux grands romans. Quand Gabriel Garcia Marquez écrit *Cent ans de solitude*, il utilise un langage foisonnant

¹⁵ À l'époque, Diouma Faye était doctorante. Au moment de la publication de cet article, elle est docteure ès Lettres Modernes (option : Études Africaines et Francophones), Université Cheikh Anta Diop de Dakar.

qui est celui de sa culture d'Amérique latine. Le professeur Amadou Ly¹⁶ en faisant sa première note de lecture sur *Sabaru Jinne* parle du lecteur comme étant un producteur de sens. Donc c'est au romancier et au lecteur de se rencontrer, chacun faisant l'effort de venir vers l'autre. J'écris comme un sénégalais, un « Boy Dakar », un « Boy Médina » qui parle comme sur une Grand-Place.

Sabaru Jinne est sans organisation formelle – mais avec une organisation créatrice. Cette sorte de manque d'organisation qui est un jeu auquel j'invite le lecteur consiste à tenter de désorienter ce dernier, mais avec sa complicité.

Mais, il y a beaucoup de choses que je n'ai pas fait exprès comme par exemple le fait de me lever à deux heures du matin pour aller vite ouvrir ma machine, écrire trois, quatre, cinq pages... selon ce qui m'avait réveillé...

Nous : Qui est Massata ?

PSK : La question toute simple est redoutable. Le philosophe dit que l'angoisse de la question est la réponse. Massata est un personnage de roman dont je raconte les pérégrinations... C'est un personnage créé par Pape Samba Kane.

Nous : Massata et Talla sont un seul et unique personnage. Serait-il possible qu'il en soit de même avec Pape Samba et Massata/Talla ?

PSK : Le roman *Sabaru Jinne* est à la fois confessions et leurres. Je confesse quelque chose mais la confession elle-même est une sorte de leurre pour égarer le lecteur. Et tout le roman est un jeu où je prends des choses factuelles, réelles, nettes, précises, sans amendement. La fiction et la réalité s'entremêlent dans certaines scènes et d'autres scènes sont réelles. Ce qui n'est pas nouveau en matière de littérature. C'est peut-être la manière dont j'ai procédé et que j'ai appelé la magie de l'écriture qui est plus qu'« une sorcellerie évocatoire » comme dit Baudelaire. Mais pour moi, c'est presque « une diablerie ». On peut tout faire avec l'écriture et j'ai essayé de l'illustrer. On peut tout faire dire à un roman.

Il y a aussi le 114 (une villa). Seulement il ne se situe pas à Yenn (comme inscrit dans *Sabaru Jinne*) mais à Ouagou Niayes. Il a juste été transposé, mais c'est les mêmes choses : la flûte, Jimmy, les filles qui passent, la musique, le cinéma...

Dans tout roman, il y a une part de réel qu'on a pris pour le mélanger avec de la fiction. Je l'avoue. En même temps, je le nie. La finalité de ce roman indique que c'était une fantaisie qui a utilisé un peu de Pape Samba, de Douta Seck, un peu d'Aliyuun.¹⁷ D'ailleurs, c'est ce dernier qui a fait ça (en désignant du doigt un tableau accroché au mur de son salon).

Nous : Roman ? Essai ? Roman-essai ... ? Où classer exactement *Sabaru Jinne* ?

PSK : Rien que notre discussion nous mène à deux classifications. On est proche du roman autobiographique sans être vraiment là-dedans et on parle de roman historique.

Le roman, dit Baudelaire, a le privilège merveilleux de la souplesse. Moi, je le dis autrement. Je dis que le roman c'est une éponge ; il absorbe tous les genres. Le roman absorbe la poésie, la philosophie, l'essai. Le roman absorbe même la science. Le roman emprunte à tout cela. Et sans avoir pris cette leçon nulle part

¹⁶ Professeur de Lettres Modernes, université Cheikh Anta Diop de Dakar.

¹⁷ Douta Seck et Aliyuun sont des artistes et en même temps des personnages du roman *Sabaru Jinne*.

c'est ce que j'ai appliqué à ce roman. Il y a de la philosophie. Certains ont parlé de roman philosophique, il y a de l'essai, il y a de la critique littéraire, artistique, musicale. À la fin des fins, ceux qui parlent de roman inclassable n'ont pas tort. Je nie l'autobiographie. Pourquoi ? Parce que les romans autobiographiques sont souvent des romans d'aventure, on raconte une épopée : « tout pauvre, j'ai grandi, je me suis battu j'ai travaillé, je suis devenu président de la république... ». Or, le personnage de fiction Massata, toute son aventure se passe sous la coupole de son sosie. Il n'y a pas d'aventures, il n'y a pas de traversées de montagnes. Les rares aventures physiques sont reconstituées dans sa tête soit à travers ses écrits, soit à travers ses sosies. Massata ne bouge pas d'une chambrette toute une nuit ; il en sort, il marche 500 mètres, il est sur une plage où il perd connaissance. Et après, il rêve, il délire, il voit quelque chose, il pressent quelque chose qu'il lui faut éviter ou aborder il ne sait pas. Et Massata finit là toute son aventure.

Massata est heureux et préparé au bonheur. Même quand on vient l'arracher à son bonheur et qu'on le met dans un train, il est content et dit qu'il « était attaché à la joie de vivre et non pas au bonheur ». C'est là où je me trahis en tant que personne. C'est là où je dis des choses qui ne sont pas le truc du romancier mais le truc de Pape Samba Kane. Parce que je nie le bonheur moi. Le bonheur est une quête. Le jour où l'on tient le bonheur on devient idiot. On ne peut pas être heureux quand on regarde L'État islamique ; quand on pense qu'il y a des gens qui meurent de faim. Or, il y a toujours ça.

Par contre, additionner des joies, c'est un moment de bonheur. Cependant, tout cela peut être interrompu par la maladie de quelqu'un qu'on aime. C'est une ponctuation de la vie. Philosophiquement, j'ai toujours nié cette histoire de « oui, nous (re)cherchons le bonheur... ». Le bonheur, même Dieu ne le promet que pour l'au-delà, son « Aldjana »¹⁸.

Même si le personnage fictif parle de façon générale, c'est toujours l'auteur qui s'exprime d'une façon ou d'une autre a fortiori dans un roman à fort relent autobiographique. On peut croire que tout ce que je dis de la littérature, de la peinture et qui sort de la bouche de Massata ou de Talla recoupe grossièrement ou de façon très fine ce que je pense. J'étais dans un état que je ne saurais nommer. J'ai essayé d'introduire une sorte de différence dans l'écriture en donnant plus de maturité à Massata et plus d'audace à Talla. Massata est en train d'écrire ou de réécrire *Sabaru Jinne* alors que Talla qui est Massata est en train d'écrire sa biographie. Une biographie, libre où il raconte sa vie... Massata raconte Talla, il le commente.

Nous : Outre certains commentaires sur la littérature, l'art de manière générale, nous avons constaté que la plupart des personnages sont peintres, musiciens, éditeurs, journalistes, griots... Et, toutes ces activités ont, plus ou moins, trait à la parole. Qu'est ce qui a été à l'origine de ce choix ?

PSK : On ne peut pas écrire un roman en dehors de son environnement, en dehors de ce qui vous intéresse, en dehors de ce que vous connaissez. J'ai vécu dans un environnement où il y avait des artistes, où le chant, la danse et la parole avaient une place sinon centrale, en tout cas importante.

¹⁸ Son Paradis.

C'est du français que je parle et j'essaie de le parler le plus correctement possible tel qu'on nous l'a appris à l'école « sujet, verbe, complément », mais avec une tonalité et un rythme que peut-être aucun autre français ne pourrait jamais avoir... Je suis entrain non pas de parler de langue mais de langage. Nous parlons français mais nous ne parlons pas le même langage. Moi mon langage est nourri de « *mbabass* », de « *lebb lipone* », de « *thiebou dieun* », de « *sabaru jinne* ». Et j'ai essayé de jeter de la lumière sur cette réalité (le phénomène des *sabaru jinne*).

Je ne suis pas méchant, je suis quelqu'un qui aime la douceur. Je ne suis pas brutale sinon le roman se serait terminé exactement au moment où Massata entrait dans le « *geew* » (ronde) des djinns. Et j'assumerai devant tout le monde : « il entre et on ne sait pas ce qu'il devient ». C'est pourquoi je dis que l'écriture est vraiment magique. La vraisemblance même de mon histoire demandait qu'on revienne à la réalité. Mais pour ne pas enlever l'enchantement, il y a eu une sorte de doute : « rêve -t-on quand on est dans le coma » ?

Depuis que j'étais enfant, quand on me disait « art », je pensais à la peinture. La peinture est pour moi l'activité artistique première. Et puis, la poésie est venue. Et c'est un peu pour ça que même dans mon écriture, mon phrasé, j'essaie toujours de donner des images. Et pour en venir à la langue, Ahmadou Lamine Sall parle toujours du respect qu'il faut lui vouer. J'ai essayé de donner du respect à cette langue en essayant de bien utiliser le mot qu'il faut à la place qu'il faut. Il y a des phrases du livre sur lesquelles je suis revenu, encore et encore. Je lutte avec la phrase des heures et des heures. Je pars – pour revenir un autre jour – tout en sachant pertinemment qu'il y a quelque chose qui ne me satisfait pas dans cette phrase.

Nous : Sembène faisait dire à un personnage dans *Le docker noir* qu'un bon écrivain doit défendre une cause. Partagez-vous cet avis ? Selon vous, quel doit être le rôle de l'écrivain ?

PSK : Si je devrais répondre à ce type de question par oui ou par non, je répondrais : non. Je crois qu'un créateur doit partir de l'idée de création, de l'idée de créer, de faire une œuvre d'art. Et je crois que les messages qui sont indissociables de la personne, de ses préoccupations, s'inscrivent dans son discours (si c'est un écrit), de son œuvre musicale, picturale, poétique. Je partirais de l'idée de faire une œuvre de beauté une œuvre esthétique.

Nous : Quels sont les auteurs qui vous ont le plus marqué ?

PSK : Gabriel Garcia Marquez m'a beaucoup marqué. Je lis avec beaucoup de facilité de compréhension l'œuvre de Boubacar Boris Diop. Je suis très attaché à un poète, critique littéraire et philosophe d'après moi : Charles Baudelaire que je cite souvent. J'ai aimé Flaubert aussi, en le découvrant, en le lisant. J'ai envie de mieux connaître Alain Mabanckou que je ne connais pas très bien. Je l'ai juste entendu lire un texte, lors de son admission au collège de France. Et je vais mieux le connaître. Je suis aussi un fan d'Ahmadou Hampathé Ba.

Malick Fall, son unique roman, *La Plaie*, je l'emmènerais sur une île si on me posait cette question que l'on connaît : « si vous devez vous isoler sur une île, quelle musique ou quel livre emmèneriez-vous ? » J'aime les auteurs qui écrivent librement, qui ne se laissent pas enfermer dans des idéologies. Je ne crois pas trop que la littérature a pu libérer nos pays. Par contre, la langue française nous a servi

à parler au colon un langage qui a pu le pousser à mieux comprendre qu'il était temps de nous libérer. Et de ce point de vue, la littérature engagée n'a pas été « inutile » du tout. Mais, parmi toutes les œuvres de cette littérature engagée de cette période, je choisirais *Maimouna* d'Abdoulaye Sadji. Ce n'est pas une question de choix préétabli, c'est parce que je lis plus agréablement, plus facilement et avec plus de plaisir et d'émotion *Maimouna* que tous ces pamphlets anticoloniaux.

Nous : De nos jours, on parle de plus en plus de mondialisme culturel, d'interculturalité, de transculturalité... êtes-vous favorable à ces idées ? Êtes-vous un écrivain-monde?

PSK : Moi, je me méfie de ces termes. J'ai entendu parler ces temps-ci de la littérature-monde comme on parle presque de la *world music*. Je ne partirai jamais d'un : « je vais faire de la littérature X ».

Je vais faire ma littérature : si ça plait au monde tant mieux. Tout le monde rêve d'être lu par le maximum de gens possible, d'être compris, apprécié, aimé. Si je me retrouvais à voir *Sabaru Jinne* plaire à des esquimaux j'en serai très heureux. J'écris avec mon temps. Je suis en train d'écrire aussi dans un temps où ce que j'écris aujourd'hui dans ce roman peut, demain, être aux Antilles, par exemple et destiné d'ailleurs à ce monde-là. Il suffirait que je le mette sur Internet et n'importe qui dans le monde entier pourra y accéder. Et ça se fait d'ailleurs aujourd'hui avec l'édition numérique.

Je ne fais pas de la littérature destinée à des Négro-africains ou destinée à porter la culture négro-africaine. Je crois que la culture négro-africaine elle est mieux portée par ma grand-mère que moi. J'écris pour exprimer quelque chose, « *tayoumako* », j'écris pour sortir des choses qui m'habitent et qui sont à l'étroit dans mon corps, dans mon cerveau, dans ma sensibilité. Je les expulse pour les partager avec d'autres gens.